

Deadwood versus La petite maison dans la prairie

Jean-Michel Roux, Nicolas Tixier

► **To cite this version:**

Jean-Michel Roux, Nicolas Tixier. Deadwood versus La petite maison dans la prairie. 2008. halshs-00395089

HAL Id: halshs-00395089

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00395089>

Submitted on 9 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Deadwood versus *La petite maison dans la prairie*

Trente ans exactement séparent la *Petite maison dans la prairie* (1974) de *Deadwood* (2004). Au-delà du code cinématographique du *western* qu'elles réécrivent toutes les deux et d'une identique conquête de l'Ouest dans les années 1870, tout ou presque les sépare. Walnut Grove, le village dans la prairie du Minnesota et Deadwood, le camp des Black Hills témoignent de deux visions de la ville, du territoire et de l'Amérique plus généralement. Ces deux séries sont de fantastiques prismes pour regarder les phénomènes urbains dans la civilisation américaine.

Dans la *Petite maison*, la terre est perçue comme un milieu avec lequel l'homme fait corps et qu'il ménage pour sa survie. À *Deadwood*, la terre est une ressource dont on aménage l'exploitation pour s'enrichir. Le mode d'urbanisation et les acteurs de la croissance urbaine sont par là même très différents. Dans la prairie, l'acteur central est le fermier et sa famille, l'unité d'exploitation économique est la ferme et la multiplication modérée des cellules produit un hameau qui devient ultérieurement un village. Le fermier vit en quasi-autarcie, il n'a guère besoin que d'un *drugstore*, d'un révérend et d'un médecin. Dans les Black Hills, les acteurs sont les chercheurs d'or dont la multiplication exponentielle amène à la création artificielle d'un camp, unité d'exploitation minière qui produit une ville en moins d'un an par la nécessaire spécialisation des tâches. Autour de la rue centrale, la *main street* des *westerns*, s'agrègent toutes les fonctions urbaines : *drugstores*, *saloons*, hôtels et maisons closes, cabinet médical et même un journal...

Ces deux modes d'urbanisation sont de nature sociale radicalement différente. Dans le village de Charles Ingalls (M. Landon), les hommes sont égaux et homogènes. Il s'agit d'une communauté où la seule cellule sociale qui compte est la famille. Dans le camp de Seth Bullock (T. Olyphant), la famille n'est jamais la norme et l'exogamie est une règle impérieuse pour la survie et la croissance du corps urbain... ne serait-ce que parce que l'on manque de femmes. Le choix n'est guère satisfaisant au début de la série entre la femme maniérée du fils de bonne famille new-yorkaise (M. Parker), une Calamity Jane particulièrement imbuvable (R. Weigert) et des filles de petite vertu plus ou moins en bout de course... L'arrivée de prostituées plus « urbaines » est d'ailleurs vue d'un bon œil.

« L'air de la ville rend libre »¹ et nombre de personnes qui seraient jugées hors norme dans la prairie gagnent à Deadwood droit de cité. La prostituée peut avoir pignon sur rue, tout comme le Juif ou le Chinois. Chacun y exerce à sa manière une fonction nécessaire au système urbain. On est libre pour autant que l'on respecte les règles de l'urbanité que chacun contribue à édicter en se privant volontairement d'une part de sa liberté. C'est le contrat urbain par opposition à la contrainte rurale qui soumet le fermier à la loi de la communauté et à la loi divine.

La dernière opposition flagrante relève du rapport au temps. La prairie représente la fin d'un voyage par la découverte de la terre promise. On fait souche, et pour longtemps, si bien que *La petite maison* flotte dans une sorte d'achronie et dans la langueur des histoires. Pour qui voudrait s'étendre ne resterait plus que la solution d'aller fonder plus loin une autre communauté. Dans *Deadwood*, ce qui frappe c'est au contraire le rythme de la série et du changement urbain. Le progrès fait son apparition à chaque épisode et de manière inéluctable, parfois même au désarroi de ses habitants. La ville échappe à ceux qui l'ont créée.

Jean-Michel Roux et Nicolas Tixier

¹ Max Weber d'après un adage médiéval allemand. C.f. M. Weber, *La ville*, Aubier, Paris (1921, rééd. 1982).

Deadwood. Etats-Unis, HBO, 2004-2007 (3 saisons, 36 épisodes). **Diff. France** : Canal+, 2006. **Créée par** : David Milch (producteur exécutif). **Avec** : Ian McShane, Timothy Olyphant, Molly Parker. **Créée et écrite par** : D. Milch. **Réalisateurs** : Steve Shill, Greg Feinberg. **Thème du générique** : David Schwarz. **Éditions DVD** : intégrale en zones 1 et 2.

La Petite Maison dans la prairie (*Little House on the prairie* puis *Little House : A New Beginning*), NBC, 1974-1984 (1 épisode pilote (1974) - 9 saisons (183 épisodes de 1974 à 1983) + 3 téléfilms conclusifs (1983-1984)) **Diff. France** : TF1, 1976, puis M6, Teva, RTL TV, etc. **Créée par** : Michael Landon d'après le roman autobiographique de Laura Ingalls Wilder, *Little House*. **Avec** : M. Landon, Melissa Gilbert, Karen Grassle. **Scénariste** : M. Landon et al. **Réalisateur** : M. Landon, William Claxton et al. **Thème du générique** : David Rose. **Éditions DVD** : 5 saisons en zone 2.